

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Dimanche 24 janvier 2021

Intervention de **Charles Melman**

L'identification du psychanalyste

Je vais vous raconter la dispute que j'ai eue pendant ces journées avec un ami qui n'est pas psychanalyste et qui est venu partager notre rencontre :

L'ami — Je suis drôlement content que vous parliez de l'identification, c'est un sujet qui me passionne. Il faut bien dire qu'en ce moment nous sommes dans une crise absolument stupéfiante des identifications. Tenez, moi qui ai quitté ma famille pour les raisons que vous savez, depuis, mon gosse ne fiche plus rien en classe et pisse au lit, je ne sais pas ce que je dois faire. J'ai aussi une adolescente – alors là, elles sont vraiment bizarres ! – parce qu'elles semblent ignorer ce qu'est l'identité sexuelle. Et puis j'ai aussi un aîné qui est à l'Université, et il semble ne plus penser qu'un savoir puisse conférer une identité, qu'on puisse se faire reconnaître par son savoir. Et alors vous savez comme moi les problèmes qui sont aujourd'hui posés au citoyen qui ne sait vraiment plus à quelle identité il appartient.

Les identités sociales, les identités de classe ? Autrefois, il y avait les maîtres, il y avait les prolétaires, c'est fini ! Alors à quel ensemble appartient aujourd'hui un citoyen ? Vous me direz, à l'ensemble national ? Eh bien, justement non. Depuis la mondialisation, depuis l'Europe, même l'ensemble national, l'appartenance nationale ne confère plus d'identité. Il reste la religion, évidemment il y a chez nous des communautés qui précisément trouvent le salut par l'exaltation de leur appartenance religieuse, mais on voit bien où ça mène. Ce n'est pas ce que nous pourrions espérer comme issue. Donc je suis drôlement intéressé par ce que vous allez bien vouloir dire, les lacaniens, vous avez un savoir là-dessus.

Ch. M. — Ça va sûrement vous intéresser.

Donc il a suivi avec moi ces journées, et aujourd'hui à déjeuner il m'a dit :

L'ami — Écoutez, je les trouve très sympathiques, ils sont vraiment agréables, ils sont courtois, mais si vous voulez que je vous dise ce que je pense, j'ai surtout trouvé qu'ils cherchaient à conforter leur propre identité, leur identité de psychanalystes parce qu'ils en semblaient être suffisamment incertains. Ils avaient l'air contents de se congratuler, de se féliciter, alors que, je dirais sur ces questions qui me semblent vives, et je ne crois pas qu'elles me soient personnelles, j'ai pas entendu tellement de choses. Et je vais vous dire quelque chose de vache.

Ch. M. — Je ne veux pas être un hôte désagréable...

L'ami — Je leur ai trouvé un trait identitaire, à vos collègues.

Ch. M. — C'est drôlement fort parce que justement l'analyste se distingue de ce qu'il n'y a pas de trait unaire, pour un psychanalyste, qui puisse lui conférer une identité. Un analyste il ne peut pas être un.

L'ami — Je sais bien quel est le grand principe de la cure, de votre discipline, qui consiste justement dans l'affranchissement du transfert de se libérer de cette instance supposée faire identité. Et à partir de ce moment-là, elle se fonde sur quoi, l'identité ? Comment on se débrouille ? Je vais vous paraître sûrement désagréable, ça ne va pas vous plaire. Mais on est là entre amis, alors je vais vous dire les choses. J'ai trouvé que leur identité c'était l'esquive.

Ch. M. — L'esquive ? Non ! Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

L'ami — Je ne vois pas pourquoi l'esquive, la façon de se dérober aux questions qui brûlent, aux questions qui flambent, aux questions qui font incendie, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas un trait identificatoire, ça peut parfaitement fonder une identité. Après tout c'est peut-être une intelligence parmi d'autres. Vous savez que je ne suis pas tout à fait naïf en matière de psychanalyse, j'ai commencé une cure, je ne suis pas allé jusqu'au bout mais j'ai eu l'impression que le grand travail de mon analyste c'était justement d'esquiver toutes les questions que j'essayais d'aborder, et de les laisser en suspens. Ce qui fait que vos collègues, peut-être vous aussi, après tout, peut-être êtes-vous victimes de traits liés à votre profession.

Et d'ailleurs je trouve curieux dans vos journées le titre « Identification ou subjectivité ». Ça m'a paru un titre curieux parce que d'après ce que je sais ce n'est pas une alternative exclusive. Il ne peut pas y avoir de subjectivité s'il n'y a pas identification. Et donc la vraie question c'est de savoir si l'identité se reconnaît à l'identification, ou bien justement si c'est du côté de... je crois que vous appelez ça le réel, c'est lacanien ça, et qui est si j'ai bien compris le siège de la subjectivité. Quand on est un sujet, on croit être autonome, parler de soi, être libéré du maître. En réalité on n'en est certes pas l'enfant mais on n'en est pas moins la conséquence, le produit. Finalement se déprendre ou se défaire du savoir, parce que votre littérature, vos trucs, vos séminaires, vos machins, affirmer son propre savoir, c'est encore une façon de témoigner de sa liaison avec ...

Ch. M. — Écoutez, ce que vous me racontez me gâche mon plaisir, me terrasse un petit peu, mais peut-être que ce qu'il y a de vrai, c'est une question – ça rejoint le vieux problème – est-ce que l'enseignement enseigne quelque chose ? Est-ce que c'est nécessaire ? Au fond qu'est-ce qu'on en a à faire ?

L'ami — J'ai lu des textes de psychanalystes qui disent que l'inconscient est parfaitement informé, il sait ce qu'il faut, et que donc l'enseignement c'est seulement une façon de s'encombrer ou de faire le malin, de jongler avec les concepts, ça va pas chercher bien loin tout ça.

Ch. M. — C'est important ce que vous dites (c'était pas seulement une politesse à l'endroit d'un invité) mais néanmoins le savoir c'est un très, très vieux problème qui a été abordé, je ne vais pas vous faire un cours mais, dès les débuts de l'enseignement. À quoi ça sert l'enseignement ? L'enseignement au départ c'est l'enseignement de la philosophie et ce qu'elle

enseignait c'était un truc complètement aberrant, ça s'appelle la tempérance. Vous vous rendez compte ! Au lieu de pouvoir vivre tranquillement, de se payer ce que l'on peut se payer, ce que l'on peut s'offrir, ce dont on peut jouir, ce qu'il y aurait à enseigner si on prétend être un maître ce serait justement l'abstinence, renoncer, maîtriser son corps. De ces trucs !

Ch. M. — Il y a quand même quelque chose qui n'est pas négligeable, c'est que le savoir inconscient est par définition le savoir de l'Autre, totalitaire, parce que ce savoir de l'Autre, ce savoir inconscient, il peut héberger un maître, mais ce n'est pas ce maître qui l'ordonne. Il y a dans le savoir conscient, bien sûr, ce qui va s'imposer au sujet comme maîtrise, mais ce savoir non seulement il n'est pas ordonné mais rien n'empêche de supposer qu'il couvre tout le champ, qu'il est totalitaire. Et bizarrement, il n'y a que l'enseignement qui soit capable de venir introduire cette dimension, permettez-moi de la qualifier, cette dimension, *comme* : justement, on ne peut pas tout se permettre, et à partir de là commence la réflexion sur ce que l'on doit.

Donc l'enseignement par rapport à ce savoir qui possède chacun de nous, il a quand même un certain rôle.

L'ami — Bon, et puis, il y a un autre truc qui m'embête.

Ch. M. — S'il n'y en a qu'un seul, ça va !

L'ami — C'est vos histoires de Nom du Père. J'ai pas très bien compris. Quand vous parlez du nom du père, est-ce que vous parlez du patronyme ? ou est-ce que vous parlez du nom de père, du fait que le patronyme n'est qu'une métaphore ? C'est le nom de père, du fait que du père il y a.

Ça me paraît – pardonnez au profane que je suis – ça me paraît quand même pouvoir intéresser les dames, parce que justement elles sont bien embarrassées pour pouvoir se dépatouiller entre le nom du père c'est-à-dire le patronyme, et puis le nom de père ; et de savoir si elles, elles sont dépendantes, constituées à partir de leur patronyme, dans la spécification d'une métaphore, d'un exemple, un avatar de nom de père. Ou bien si elles ne dépendent pas directement du nom **de** père, qui fait que père il y a, et que le vœu de celui-ci, son désir, est justement que l'homme et la femme qu'il est supposé avoir créés, serait-ce en son nom ou se réclamant de lui, et indépendamment des circonstances privées qui ont pu constituer leur virilité ou cette interrogation concernant celle de la femme, qui peut les conduire ensemble dans un lit pour se réjouir et éventuellement féconder selon ce qu'il encourage.

Ch. M. — Votre remarque ne me laisse pas indifférent, elle me retient.

L'ami — Je vous casse les oreilles avec mes histoires, mais Il y a quand même un truc qui me reste sur la blanquette ! Vous ne semblez pas très bien distinguer ce qui est identification et ce qui est identité. Est-ce que l'identité se résume à l'identification ? Moi, j'ai cru que l'identité c'est cette espèce d'affaire étrange... sauf à être dingo, à être psychotique, on reste identique. On dit identique à soi. C'est quoi ce *soi* là ? De quelle nature est ce soyeux identique à soi ? Mais alors si l'identification est ce trait unaire qui constitue le nom du père, et si cette identification est éventuellement la source de cette rébellion que votre théorie illustre et de vos

histoires à la mords-moi-le-nœud concernant Œdipe, si tout ça est exact, en quoi consiste cette identité à soi, je vous pose une question à ce sujet : est-ce qu'une psychanalyse, une cure, ça a jamais changé l'identité à soi du gars qui est venu sur votre divan ? Qu'est-ce que ça lui a fait ? Est-ce que ça a fait bouger quelque chose ?

Moi, j'ai pas connu grand monde parmi vous, mais ceux que j'ai connu, j'ai eu l'impression – pardonnez-moi, je suis mal luné aujourd'hui – que ça venait exalter les traits traditionnels que je leur connaissais en leur donnant une espèce de liberté que la névrose semblait ménager, s'interdire, enfin la possibilité de vivre sans remords sa névrose, allez ! de pouvoir enfin s'affirmer dans ce qu'on appelle le soi, c'est-à-dire ne prendre appui que sur son propre énoncé, pardonnez-moi cette erreur, ne prendre appui que sur sa propre énonciation pour fonder tous les énoncés qui à partir de là sont possibles. Il reste que cette énonciation est strictement contrôlée par ce que vous avez abordé aujourd'hui, le fantasme, mais le fantasme propre à chacun, la façon dont chacun réécrit, selon les limites de son talent, ce qui est proprement l'ordre du monde.

Donc on se dit que ce qui fonde l'identité, et je vous suis, vous l'avez très bien dit à propos des noms du père. Vous remarquez que le nom du père est un artifice. Les problèmes d'identification devaient se poser de façon complètement différente quand l'identité était juste le rappel d'une généalogie. Comment peut-on être œdipien quand on s'appelle Antoine, fils de Pierre, fils de Jules, fils de César, fils de Barnabé ? Si c'est le nom propre, ça doit considérablement changer les choses de ne pas être affligé d'un patronyme. Je crois bien que c'est vous-même qui l'avez rappelé, ça a répondu uniquement à une nécessité de police, à l'obligation de solidement établir le pouvoir du maître et de pouvoir tenir tout le monde

L'heure tournait et je commençais à être fatigué par tout ça...

L'ami — Dites donc, mais vous, comment vous appelez-vous ?

Ch. M. — Vous connaissez mon nom je m'appelle Melmann.

L'ami — Mais alors pourquoi on vous appelle Melman ?

Ch. M. — C'est Lacan qui m'a appelé comme ça, et depuis qu'il m'a appelé comme ça, ben voilà ! Je ne vais pas dire que c'est un sobriquet. Depuis que Lacan m'appelle comme ça, je ne vais pas contrarier ni Lacan ni mes collègues. Ça aurait l'air de quoi ?

D'ailleurs j'ai une anecdote très amusante à vous raconter : il y a une charmante collègue qui est allée raconter à Lacan que je dissimulais une lettre qui appartenait à mon patronyme, et que je cachais. En réalité, dans l'orthographe de mon nom après le "e" il y avait un "h" en allemand, pour faire le *mehl* qui en allemand est la farine, autrement je ne vois pas ce que ça raconterait, et que donc pour faire chic j'avais caché ce *h*. Alors j'ai eu la surprise de voir que Lacan était très révolté par ce qui là se révélait, comme si j'étais un imposteur et comme si tout ce que j'avais pu construire avec lui brusquement révélait l'imposture.

En réalité, dis-je à cet ami : vous savez comment ça se passait, les gens circulaient devant un employé d'état-civil qui avait un grand registre et une plume d'oie, et l'employé disait : « toi,

comment tu veux t'appeler ? » Y'en avait qui n'avaient pas la moindre idée, ils s'étaient toujours appelés selon la généalogie que je viens d'évoquer. Comment tu veux t'appeler ? Apfelbaum ? (« Pommier », quoi, je ne sais pas, allez, Goldfinger ? (« Doigt d'or »), ça te va ? Il avait affaire à un miséreux, un pauvre cul-terreux, un paysan. Et il y a eu tout un humour qui a pu se déchaîner à cette occasion.

L'ami — Alors Lacan vous a appelé Melman, pourquoi ? Par le souci de vous franciser, de vous faire comme relevant de son groupe, de vous adopter ? Pourquoi vous appeler comme ça ?

Ch. M. — Non, c'était sûrement pas pour me franciser.

L'ami — Mais il vous a dit pourquoi ?

Ch. M. — Non, jamais, il ne m'a jamais dit pourquoi, mais comme j'ai fait un petit travail avec lui, je pouvais me confier à lui et par l'usage que Lacan faisait de moi j'ai parfaitement compris ce qui lui semblait son coup de génie à lui : d' avoir découvert ma véritable identité.

L'ami — Qu'est-ce qui vous fait raconter ça ?

Ch. M. — Ce qui me fait raconter ça, c'est la façon dont il faisait appel à moi, c'était de me faire servir dans ses relations avec des gens ou des autorités avec qui il était en difficulté, difficulté d'établissement d'un lien, pour que je serve en quelque sorte de *go between*. Donc, ce n'est pas à cause de mon savoir sur la psychanalyse mais à cause de ce qui aurait donc été mon talent inconscient, c'est-à-dire le vœu de pouvoir établir une communauté entre des instances hétérogènes, voire étrangères entre elles, voire hostiles entre elles. C'est pour cela qu'il s'agissait de se servir de moi, et à ce titre d'ailleurs m'envoyer pour diffuser, faire connaître sa bonne parole, que ce soit dans des pays étrangers ou voisins, ou que ce soit, là c'est plus amusant, avec des juifs, parce que Lacan souffrait de ne pas parvenir à établir avec ce qu'on va appeler des savants juifs ce type de commerce de familiarité qui lui semblait tellement souhaité, tellement espéré, être lui-même reconnu par ces autorités.

Je me souviens de quelques-uns, par exemple de Jakobson, qui était un grand ami de Sylvia, mais qui gardait à l'endroit de Lacan une réserve malgré la façon dont à chaque fois Lacan essayait de l'introduire, de le faire participer à son travail. Il gardait vis-à-vis de lui une grande réserve. Lacan attribuant ce fait, le manque d'appétence des savants juifs à son égard, au fait que les juifs auraient une caractéristique, le fait d'avoir introduit dans la culture le grand Autre qui n'était pas construit comme un langage mais construit comme une langue. Il y avait donc dans cette langue un maître qui possédait les clefs du secret et donc de la résolution des pathologies, des souffrances, de ce qui n'allait pas. Que c'était une caractéristique des juifs et que ça expliquait du même coup leur prévalence dans le champ de la psychanalyse. Leur appétit pour la psychanalyse les amenait ainsi à penser que grâce à l'inconscient – c'est ce que vous évoquiez tout à l'heure, m'a dit mon ami, à propos de ce savoir absolu qu'ils posséderaient ainsi grâce à l'inconscient la possibilité de résoudre les tensions, mais aussi de séparer les maîtres et les prolétaires d'une façon qui non pas les lient l'un à l'autre mais les constituent comme appartenant à des races différentes. Ce qui est effectivement la technique de l'esclavage.

Donc, ce qui est étrange c'est qu'à supposer que ce génie montré par Lacan en cette occurrence ait été effectif, que ce soit bien de cela dont il était question, l'identité qu'ainsi il m'attribuait par ce nom, « Melman », répondait à ce qui était un être constitué par la tentative de faire valoir que, entre gens appartenant à des champs différents, à des domaines différents, à des langues différentes, ce qui les réunissait était un trou qui au-delà des singularités induites par la langue était un trou commun : que le trou, lui, il était le même, quelle que soit la façon dont la langue pouvait ou pas l'exprimer. Autrement dit finalement, que le nom, le patronyme, celui qu'il m'attribuait, n'était que selon la tradition la façon de nommer un pur trou !

Alors est-ce que cette manifestation était effectivement identificatoire, était effectivement la bonne ? Évidemment c'est une question, comme dans chaque cas, qui mérite d'être ouverte et témoigne d'une démarche qui ne manque pas d'intérêt.

Comme entre nous cette dispute n'avait pas été tellement agréable tellement sympathique, elle venait heurter cette atmosphère agréable et confiante qui avait animé ces journées, et comme cette dispute paraissait complètement désaccordée avec cette ambiance, je l'ai vu comme ça un peu se crispier.

L'ami — Mais alors, donc, comment vous vous appelez ?

Ch. M. — Je ne vais pas vous engager dans la façon dont mon nom s'est constitué, ce n'est pas le moment, mais je vous l'ai dit, je m'appelle Melmann.

L'ami — Ah ! Vous vous appelez Melmann ? Melmann ? Alors, qu'est-ce que vous faites encore là ?

C'est là-dessus que, un peu fâchés, nous nous sommes séparés, mais il reste quand même que le repas qui lui avait été servi était pas mal du tout, et ne justifiait aucunement la mauvaise humeur avec laquelle il s'est terminé.

Avez-vous par hasard une remarque ? Puisque Marc et remarques sont actifs ! Avez-vous quelque chose à ajouter à mes aventures ou mes mésaventures en un seul mot ? Jean-Louis ?

J-L Chassaing — J'oserais à peine vous remercier, et si votre ami est toujours là...

Ch. M. — Non, il s'est tiré, moi je suis resté, c'est lui qui est parti !

J-L. Ch — Vos propos sont toujours stimulants pour le travail et je me demandais comment j'allais vous dire bonsoir mais comme je suis lacanien, je dirai bonsoir monsieur Melman.

Ch. M. — Ah ! Ah ! Ah ! Vous êtes le bienvenu, et je vous accueillerai toujours aussi fraternellement.

X — Je trouve que c'est un très joli conte, c'est raisonné.

G. Sarmiento — J'avais pensé à Claudel, [à *Protée*] la partie comique de Claudel, je m'adresse à Monsieur Melman... [inaudible] C'est un récit que nous venons d'entendre, et je me suis

beaucoup amusée, Merci beaucoup. Ça m'a rappelé les classiques, en Grèce après une tragédie, on faisait une comédie, et je l'ai pris comme ça.

Ch. M. — Merci.

J-L. Cacciali — Est-ce que ce n'est pas considérer que d'une certaine façon le patronyme pourrait se traduire ?

Ch. M. — Ce n'est pas à dire vrai une traduction, c'est une autre écriture, c'est une autre orthographe, imposant du même coup une autre prononciation.

Un jour, je vous raconterai des histoires concernant le nom de Lacan. Mais est-ce que Lacan s'appelait bien Lacan ? Est-ce que ce nom était fondateur, de son identification sûrement, mais de son identité ? Vous savez que Lacan était le fils d'une très puissante, très riche famille de vinaigriers orléanais, et je ne sais pas jusqu'à quand, mais il était fréquent d'avoir sur sa table du vinaigre qui s'appelait Dessaux, si je me souviens bien, et ces vinaigres Dessaux qui étaient très connus en France étaient fabriqués par sa famille. Et donc Lacan nous vient d'une très riche famille de vinaigriers, de telle sorte que vous voyez tout de suite, Jean-Luc, le genre d'identité qu'il en a retenu... puisqu'il est devenu un illustre pisse-vinaigre. Donc on ne peut pas dire que le patronyme, ça ne fasse pas de l'effet.

J. Vennemann — Son nom serait donc *Essighman* ! Vinaigre-man !

Ch. M. — Oui, c'est ça, Johanna. Absolument. Il était fréquent que les noms soient attribués en fonction de la profession c'était plus facile d'appeler le forgeron *Forgeron*, le meunier *Meunier*, et ainsi de suite, le pasteur *Pasteur*. Pardonnez-moi de vous paraître cruel mais c'est pas mieux que quand on recherche quel nom donner à son chien. Alors il y a une contrainte si c'est un chien de race, il faut que ça commence par une certaine lettre, mais il fallait bien trouver un patronyme, quoi, donc on prenait ce qu'on avait à disposition, qui n'était différentiel que de façon très relative évidemment.

J-L Chassaing — Bon, il va être l'heure que chacun rentre chez soi.

Ch. M. — Mais personne n'en est sorti, de chez soi !

J-L Ch. — Oui, et je ne sais pas quand on en sortira ! Merci Monsieur, et merci à toutes et à tous, et bon travail pour la suite.

(transcription de D. Sainte-Fare Garnot, non relue par l'auteur)